

LA PESTE BOURGUIGNONNE A TRAVERS LES SIECLES

« Dans Auxonne tout y meurt »

Préambule;

De tous les livres que j'ai pu lire je dois avouer que les plus riches d'enseignements sur le plan des conséquences, sociales, économiques, scientifiques, religieuses, démographiques et politiques, ont été les manuscrits traitant des grandes épidémies qui ont décimé la France.

Pour avoir un ordre d'idée, par analogie, sur 63 millions de Français en 2006, il y aurait eu 30 millions de morts.

Je vous livre ici une reconstitution que j'ai pu faire de cet évènement qui fait partie de notre histoire, de notre patrimoine.

LA PESTE !

La maladie en elle-même;

La peste arrive en France en 1347, sous deux formes » yersin pseudo-tuberculosis » qui atteint les voies respiratoires et « yersin orientalis » qui se transmet par les puces et se traduit par l'apparition de bubons. La première forme entraîne la mort en 5 jours, la deuxième forme en 2 jours après fortes fièvres, délires, crachements de sang et tumeurs (bref, tout pour plaire).

Après une accalmie elle réapparaît en 1360 (120 cadavres sortent des hôpitaux tous les jours).

Nouvelle accalmie; puis à nouveau elle revient en 1450, 1530, sans oublier les guerres entre temps, qui affaiblissaient le peuple.

De 1635 à 1637, les « Écorcheurs » ou « routiers » forment les grandes compagnies de mercenaires. Ils sèment la désolation sur leur passage (dépeçage des êtres vivants, viols, tuent, torturent) et par leur manque d'hygiène, ils sont le refuge des puces et vecteurs de la peste.

En 1637, le Parlement de Dijon annonce au Chancelier l'entière dissolution de la province « **dans Auxonne tout y meurt ...** »

La peste ne quittera la France qu'à la fin du XVII ème siècle.

Vision d'apocalypse;

En 1348.l'insalubrité de Dijon est grande; les hommes et les animaux vivent en symbiose; les « égouts » sont à ciel ouvert, les bouchers tuent les animaux devant les boutiques, laissant couler le sang sur les pavés luisants où s'attroupent; chiens, porcs, chèvres, ânes et ... rats.

Les bains n'existent pas car considérés comme « dommageable aux hommes », les premières latrines n'apparaîtront qu'en 1582

Rien n'arrête donc la peste, ni la chaleur, ni le froid, ni les montagnes, ni les vallées.

Elle touche les riches comme les pauvres, les jeunes comme les vieux et les femmes comme les hommes.

Ce furent par milliers, chaque jour, que les Français périrent.

Les vivants côtoyaient les corps des pestiférés couverts de bubons.

Submergés de cadavres on ne pratiqua plus de cérémonies religieuses. L'enfouissement superficiel des corps eu pour conséquences de corrompre les eaux des fontaines et des puits nourriciers ce qui eu pour autre conséquence; la population ne but que du vin .Les morts à domicile signalaient leur présence par l'odeur putride de leurs chairs corrompues.

Les médecins comme les fossoyeurs étaient revêtus d'une tenue « protectrice » en cuir noir, constituée d'un cône pointu sur la tête et d'un grand « nez » en forme de bec de 30 cm rempli de parfums et d'huiles essentielles. Ils avaient aussi des bottines et portaient au niveau des épaules une cape de cuir de bouc dont l'odeur fait fuir les puces.

L'ensemble de cet accoutrement était badigeonné d'huile d'amande douce.

Au petit jour, dès la levée des brumes matinales, à l'aube des journées froides et grises, on pouvait voir se découper sur le fond blanc de neige les ombres noires lugubres et luisantes des « mangognets », ces fossoyeurs de bourgogne, recrutés parmi les galériens, qui sillonnaient les rues étroites saturées d'odeurs infectes.

Seul le tintement lugubre d'une clochette dans les rues désertes de la ville brisait le silence épais et glacé qui la recouvrait. Elle annonçait le passage des chariots mortuaires poussés par ces étranges corbeaux.

Les cadavres par milliers étaient précipités dans des fosses communes et recouverts de chaux vive.

Les maisons abandonnées et les hôtels particuliers furent systématiquement pillés.

Les boutiques fermèrent les unes après les autres.

Les familles disparurent anéanties, décimées.

Il n'y eu plus de mariages, plus de notaire pour enregistrer les testaments dictés des fenêtres pour éviter tous contacts, plus de curés non plus pour baptiser les quelques naissances.

Alors, peu à peu, les loups apparurent aux portes des villes et l'herbe se mit

à envahir les places publiques dépeuplées.

Les villes de Bourgogne succombèrent les unes après les autres.

Les campagnes furent abandonnées et les champs, les prairies, non entretenus, furent très vite encombrés de cadavres, dévorés par les oiseaux, les charognards et les rats qui pullulaient.

Vivre avec la peste, c'est vivre avec la peur, la peur au ventre, la peur panique et la mort aux trousses.

La contamination se fait par le contact des pestiférés, le père n'osait plus voir son fils, le frère évitait sa sœur, sentir l'haleine de l'autre c'était la mort inévitable.

La panique se propagea très vite, l'espoir de salut était dans la fuite et les premiers à donner l'exemple furent... les Rois, Princes et autres Ducs.

La Duchesse Marguerite de Bavière, ayant fui Dijon, écrivit en 1414 à la municipalité de Dijon;

« Parce qu'il y a à Dijon pestilence et mortalité qui est chose contagieuse, Nous voulons que les habitants de cette ville ne fréquentent pas la ville d'Auxonne où nous et nos enfants sommes retirés pour éviter la dite pestilence »

Pour ceux qui restent, la folie gagna certains, on surprit des infirmières jouant à saute-mouton avec les cadavres des pestiférés.

On chercha des responsables pour exorciser cette peur; les juifs et les protestants, accusés d'avoir soudoyés les lépreux pour empoisonner les Chrétiens, furent les principales victimes, mais les femmes impudiques aussi (qui avaient offensés Dieu). Une ordonnance royale interdit les « **bourdeauls** » et Dijon chassa ses prostituées.

Les mendiants et les voyageurs furent tenus à l'écart des villes.

La vie et ses richesses devenaient éphémères.

Effondrement des coutumes, mœurs dissolues, perte de sentiment de l'amour filial ou fraternel, de l'amitié, détresse psychologique, les conséquences humaines furent énormes.

Sur le plan économique la demande en aliments s'effondrant, les prix diminuèrent.

L'homme devint rare, les rémunérations augmentèrent mais les impôts ne rentraient plus, l'administration se trouva désorganisée et le commerce paralysé.

En 1467 le Duc de bourgogne Charles le Téméraire, généreux, renouvela la grâce accordée par son père autrefois et n'exigea d'Auxerre (5000 morts) que la moitié des anciennes impositions.

G.Pillot